

Pierre Charmoz et Studio Lou Petitou

Le Vampire de Wall Street



Sous la Cape

Dans la même collection

JULES VEINE

Le Voyage dans les spasmes

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

PATRICK BOMAN

Des nouilles dans le cosmos

Pas facile de faire des nouilles de qualité
au cours d'un voyage intersidéral.

PIERRE CHARMOZ

*Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables*

Un des standards de la littérature de montagne :
une cordée népalaise s'apprête à faire l'ascension
du célèbre sommet parisien. L'occasion pour P. Charmoz
de pointer du doigt les dérives colonialistes des grandes
expéditions himalayennes.

PATRICK BOMAN

Les Canines dans le pâté

Au milieu du stupre et du lucre de La Nouvelle-Babylone,
une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres :
hémoglobine et vodka, voire eau bénite, coulent à flots.

À paraître

HURL BARBE

Pompe le Mousse

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE

Les Celtes mercenaires

Dans une Bretagne post-atomique, parcourue de chameaux
et ponctuée d'artichauts géants, c'est la *struggle for life*.
Que les plus forts gagnent, mais rien de sûr !

LE VAMPIRE DE WALL STREET

Pierre Charmoz
Studio Lou Petitou

Le ampire
de Wall Street

Sous la Cape

Avant-propos

Les événements relatés dans ce roman entretiennent avec la réalité un rapport d'authenticité variable. Les écrivains américains nous ont habitués à une vision du monde faussée, mais parfois réjouissante. Prenons un exemple: Dan Brown, dans *Anges et Démons*, promène ses personnages de bazar dans une Suisse de tablettes de chocolat (des collines piquetées d'edelweiss!); une Rome transformée en Aqualand, où l'on plonge dans les fontaines comme dans des piscines en eau profonde; un CERN version business, qui produit de l'anti-matière à gogo, avec un «tas» d'accélérateurs de particules. Ces invraisemblances, fruit d'une documentation défaillante et d'un talent médiocre, ne semblent pas gêner le lectorat anglo-saxon ni – ce qui peut sembler plus surprenant – européen. Son éditeur français, à qui il aurait été facile de rectifier ces énormités, les a soigneusement conservées ainsi qu'un nombre respectable de coquilles. Ce précédent m'autorise à camper mes personnages dans des lieux que je n'ai jamais visités, avec une documentation fragmentaire, mais un enthousiasme irrécusable.

Aussi, lecteur, je te serais reconnaissant de bien vouloir considérer comme rigoureuses les situations décrites et authentiques les événements relatés, puisque j'ai tout inventé.

L'irruption de Studio Lou Petitou dans ce roman m'amène à préciser mon propos: il semble qu'une autre histoire se soit

greffée sur la mienne, y développant de curieuses correspondances – ainsi qu’un rapport certain avec un autre roman – *Les Canines dans le pâté*, de Patrick Boman¹ –, dont un personnage s’est échappé pour gambader dans mon texte.

Pierre CHARMOZ

1. Publié dans la même collection.

I

Le Grand Projet

Prologue

Wall Street

Novembre 1666. Jonathan Hacker est de garde. Une nuit d'automne, brumeuse et froide. Le mur sépare des territoires Lenape la colonie de La Nouvelle-Amsterdam, rebaptisée Nouvelle-York depuis que les Anglais ont conquis la région. Contrairement aux autres colons, pour qui les *natives* constituent un ramassis de pêcheurs endurcis et de fainéants cruels, Jonathan a eu l'occasion d'apprécier leur mode de vie – il est parti un mois entier en expédition avec un groupe de chasseurs – et leur culture l'intéresse vivement, notamment le mythe des Jumeaux créateurs. Il assure cette longue nuit de garde d'autant plus volontiers que Ninnah, la belle autochtone aux yeux de biche, doit le rejoindre : c'est la nuit de Drakol, l'esprit des Ténèbres qui vit sous les racines et mange les pierres, et se nourrit parfois de sang frais. En cette année 1666, les esprits premiers n'ont pas encore disparu de la côte est des États-Unis, mais personne – colon ou autochtone – n'oserait avouer de telles croyances devant le Grand Conseil, de peur d'être immédiatement juché sur un bûcher de viornes et de branches de saule.

Ninnah a été initiée au culte de Drakol – elle est la petite-fille de K'enkitu, le *medicine man* le plus respecté des tribus de la côte ; celui-ci est mort deux ans auparavant, mais il a transmis à sa descendante recettes et pouvoirs. Aussi Ninnah

peut-elle s'affranchir des règles de conduite de sa tribu, aussi rigides que celles des colons blancs, et profiter de la nuit de Drakol pour retrouver son amoureux sur le chemin de ronde.

Jonathan va être initié au plus secret des rituels, et rejoindre les adeptes de Drakol – qui peuvent se métamorphoser en chauves-souris et parcourir de prodigieuses distances en quelques instants. Il est un peu inquiet, mais aussi très excité: Ninnah a susurré que la conjonction de son mana – l'esprit éternel – avec le grand Drakol s'effectuerait au moment le plus intense d'une fusion charnelle. Jonathan Hacker n'a jamais connu de femme – c'est d'ailleurs une condition essentielle au rituel – et cette nuit sera celle d'une double initiation.

Minuit approche, mais Ninnah ne s'est pas encore manifestée. Déçu, Jonathan somnole, appuyé à son fusil, quand un cri de chauve-souris l'alerte: une forme voletant dans la brume s'approche de lui à la manière d'une pipistrelle géante. Ninnah est soudain à ses côtés, vêtue d'une cape aussi grise que la brume s'accrochant en volutes aux pieux et aux moellons du mur. Elle s'enroule littéralement autour de lui, son corps svelte palpitant contre celui de son amant.

– Drakol est impatient de te connaître, murmure-t-elle en lui mordillant l'oreille de ses dents pointues. Viens, mon aimé.

La langue de Ninnah s'insinue, fine et fureteuse, dans sa bouche. Jonathan vacille sous le baiser, mais sa partenaire le tient fermement serré contre elle. Une sorte de vertige le prend: la nuit tourne, les étoiles dansent et la langue de Ninnah déverse en lui des histoires archaïques de liqueurs sombres et d'éternité maudite. Mais son baiser est aussi un soleil, une promesse d'éclat. Jonathan a l'impression de quitter le sol et de marcher, littéralement, sur les nuées qui ensevelissent le monde sous leur froid coton. Il ferme les yeux pour mieux sentir le contact du corps de Ninnah, ses seins fermes

et leurs deux cœurs battant à l'unisson. La prêtresse de Drakol desserre soudain l'étreinte, sa langue quitte la bouche de Jonathan avec un plop un tantinet déplacé. Le jeune homme ouvre les yeux dans une grotte, que des fascines enflammées éclairent d'un jour mouvant. Il devine une assistance nombreuse et bruisante. Quand il lève la tête vers la voûte, il ne peut retenir un cri de stupeur : celle-ci est entièrement tapissée de chauves-souris.

– Ce sont les témoins de notre union, mon aimé, chuchote Ninnah.

Dans sa langue, elle prononce une sorte d'incantation, d'une voix à la fois aiguë et mélodieuse. Les chauves-souris se détachent de la voûte et viennent virevolter autour d'eux.

– N'aie crainte, ce sont tes amies, pour toujours.

Ninnah se dévêt et demande à Jonathan de retirer ses vêtements. Nus, ils se dirigent vers le centre de la grotte, où une couche de foin sec et odorant les accueille pour l'étreinte. Le jeune homme tremble d'excitation ; ses mains parcourent le corps épanoui de sa compagne, qui sourit à cette exploration tâtonnante et fébrile.

– Jonathan... Jonathan... murmure-t-elle de sa voix de pipistrelle. Viens en moi, mon aimé ; c'est l'heure de Drakol.

Elle le guide d'une main sûre. Les chauves-souris, autour d'eux, dansent une sorte de vortex hallucinant qui grise les sens de Jonathan : conduit par la prêtresse de Drakol, il se perçoit au faite de sa puissance et de la connaissance. Le dieu va venir et il lui donnera son âme comme il a fait don de son cœur à sa prêtresse. Son corps ne fait qu'un avec celui de Ninnah. Il sent monter en lui le fluide parfait, qui lie les énergies de la Terre et celles du Ciel et, alors qu'il s'abîme dans la volupté, une grande forme sombre aux ailes dures s'abat sur lui.

Jonathan Hacker se réveille sur le mur ; l'aube est proche.

Il a le sentiment d'avoir fait un long rêve éveillé, mais il ressent une douleur lancinante au cou : il y met la main et la retire ensanglantée. Plus tard, deux petites cicatrices rondes seront les seules traces témoignant que l'aventure nocturne n'a pas été un songe.

*

Printemps 1793. Les années passent. Le mur est démolit quand les Lenape sont définitivement chassés de la région. Jonathan Hacker a disparu des mémoires. Une cité orgueilleuse est en train de naître, qui se voit déjà comme l'âme de l'empire à venir. Et au cœur de la mégapole en devenir, dans la rue du Mur, *Wall Street*, commencent à s'échanger les richesses du Nouveau et de l'Ancien Monde. L'accord de Buttonwood (les premiers spéculateurs ont en effet commencé leur activité sous un platane), signé l'année précédente, a officialisé la naissance de la Bourse de New York. Les affairistes, en tenue élégante, se retrouvent volontiers dans les tavernes ou dans les salons en vue.

Parmi les jeunes gens les plus admirés, Jonathan semble promis à une carrière brillante. Il courtise Ninnah, une mystérieuse jeune fille à la beauté très typée, probablement métisse ; sa richesse et ses soirées fastueuses lui ont concilié la bonne société malgré ses origines incertaines.

Ce soir-là, Jonathan a rendez-vous avec Ninnah pour l'emmener au théâtre. Tandis qu'elle descend l'escalier de sa demeure pour le rejoindre dans le coupé tiré par un cheval noir, une nuée de chauves-souris masque un instant la lune.

– Toujours vos demoiselles de compagnie, chère Ninnah, sourit Jonathan.

– Ce sont aussi les vôtres, ne l'oubliez pas, Jonathan. Notre

dieu est toujours vivant et son courroux s'abattra un jour sur cette ville arrogante, ajoute-t-elle en sifflant.

*

Été 1871. Un mystérieux personnage, qui se prétend comte mais élude d'un sourire les demandes un peu pressantes sur ses origines – et il y a dans ce sourire deux belles canines retroussées qui enlèvent aux inquisiteurs toute velléité de pousser plus avant leurs investigations –, a fait son apparition dans les milieux les plus sélects de New York. Il est rapidement au cœur de toutes les discussions de Manhattan – « l'île aux nombreuses collines » des Lenape a bien changé depuis l'époque de Pieter Stuyvesant ; la ville compte près de 1 500 000 habitants.

Le comte Madov serait originaire de la lointaine Roumanie. On chuchote que le vapeur sur lequel il a rejoint le Nouveau Monde a connu une mystérieuse épidémie, décimant la plus grande partie des passagers et de nombreux membres de l'équipage – le capitaine lui-même n'aurait pas survécu ; son journal de bord mentionnerait de bien curieux épisodes de rats dévorant les morts.

On rencontre le comte surtout la nuit – il fréquente les bouges les plus mal famés. Ne l'a-t-on pas surpris la bouche ventousée au cou d'une prostituée (que l'on a retrouvée le lendemain morte exsangue dans le caniveau d'une ruelle) ? Il se mêle aussi aux flots d'immigrants qui se déversent dans le bas Manhattan. On prétend qu'il leur vend des élixirs, des pierres de chance – il est soupçonné de pire, mais qui s'intéresse à ces milliers d'inconnus qui s'évaporent dans la saleté de la ville ? Le comte se promène volontiers en compagnie de la princesse Ninnah, une demi-mondaine aux origines aussi floues que celles de son amante. On les crédite d'une cruauté

sans limites et l'argent semble couler de leurs mains comme le fleuve Pactole. Des rhinolophes vivent en liberté dans le grand hôtel particulier qui surplombe Central Park.

Un soir d'été, la princesse chuchote à son amant :

– Jonathan, pourquoi avoir inventé cette histoire de bateau roumain ? C'est ridicule et cela attire fâcheusement l'attention sur nous.

– Pas plus ridicule que ces titres de pacotille, mon aimée.

S'il y a de la tendresse dans cet échange, il faut bien avouer qu'elle semble un peu usée par la trame du temps, bien que la beauté de Ninnah soit toujours stupéfiante et leur jeunesse éternelle une énigme.

– Quand viendra-t-elle, l'heure de Drakol ? soupire le « comte ».

– Ce n'est pas encore le moment, mon cher époux : cette ville n'a pas fini de croître et de se boursoufler. Soyons patients.

Autour d'eux volettent des *Desmodontinae*, récemment rapportées d'un voyage au Brésil. La nuit est tiède et ils ont faim. Quelques jeunes Irlandaises au sang épais viennent de débarquer ; ils s'en délectent à l'avance...

*

12 octobre 2008. Abraham Van Helse vient de quitter le 132 Wall Street, siège de la Stoker Bank Limited, où il exerce ses talents de broker. Tout en marchant, il consulte sur son mobile les dernières cotations. La Stoker Bank a été jusqu'ici relativement épargnée par la crise, mais Abraham ne se fait pas d'illusions : les *trash bonds* qui ont hissé son établissement parmi les vingt premières banques mondiales la feront probablement dégringoler d'ici peu en queue de peloton. Et, s'il a

profité des générosités intéressées de son employeur, il ne tient pas à l'accompagner dans sa chute. Il a déjà préparé son avenir – direction la lointaine Californie et ses parois de légende. Car, outre ses talents de boursicoteur, Abraham est un grimpeur d'exception. Quand il n'est pas rivé à son écran d'ordinateur, il s'entraîne dans les salles de sport de la ville ou à Central Park. Les week-ends, il les passe dans les Adirondacks, à Shawangunks ou Cathedral Ledge. Et, dès qu'il peut se libérer une semaine ou deux, il s'envole vers la Californie et le mythique Yosemite.

Tout à ses pensées de reconversion, Abraham n'a pas vu venir un homme qui le percute violemment : son i-Phone dernier cri disparaît sous les roues d'une voiture et lui-même ne doit la vie qu'à la prompte réaction de l'inconnu, qui le tire vigoureusement à lui.

– Je crois que je vous dois la vie, le remercie Abraham, choqué.

– C'est plutôt à moi de m'excuser. J'étais distrait. Veuillez pardonner ma maladresse. Je tiens aussi à vous rembourser votre « parleur ». Entrons dans cet estaminet. Nous avons besoin d'un cordial, je pense.

L'individu semble tout droit sorti d'un film d'époque : haut-de-forme, monocle, une sorte de cache-poussière gris aux reflets de moire. Il s'exprime d'une façon désuète et cherche ses mots, comme un étranger récemment arrivé.

– Je suis le comte Madov, se présente l'élégant personnage en tendant sa carte à Abraham.

COMTE JONATHAN MADOV
Expert financier. Placements.
Sécurité et rendement.

Abraham relève la tête et s'exclame :

– Quelle coïncidence ! Je travaille chez Stoker.

Le comte émet un rire aigu, qu'on confondrait volontiers avec un cri de chauve-souris.

– Ah ! la Stoker, honorable maison... J'ai bien connu son fondateur.

– Mais c'est impossible ! s'écrie Abraham. La Stoker a été créée en 1897.

– Ne vous fiez pas aux apparences, jeune homme : la réalité est souvent de l'autre côté du monde. Et je suis sûr que vous ne parieriez pas un cent sur l'avenir de cette vénérable institution financière.

Abraham reste silencieux. Cet étrange – et, à bien l'observer, inquiétant – personnage semble lire dans son esprit aussi aisément que dans le *Wall Street Journal*. Le comte lui sourit, dévoilant fugacement une dentition remarquable, surtout les canines, fines et anormalement pointues.

– J'ai une proposition à vous faire. J'habite près d'ici. Nous y serons plus à l'aise pour discuter.

– Mais... Je pars pour la Californie...

– La Californie ! Merveilleuse contrée de tous les possibles. Il était donc écrit que nous devons nous rencontrer.

Le comte Madov n'en dira pas plus. Il se lève déjà. Intrigué, Abraham le suit, après avoir réglé les consommations – « de l'autre côté du monde », visiblement, ces vétilles sont de peu de considération. Le comte avance d'un pas vif. Sa cape se soulève à chaque enjambée, comme les ailes d'un chiroptère. D'ailleurs, il donne plus l'impression de voler que de marcher.

Quand ils parviennent au domicile du comte, la nuit est tombée. Une ruelle sordide. Abraham hésite à suivre son compagnon mais « il ne faut pas se fier aux apparences », n'est-ce pas. D'ailleurs, il est intrigué : quel genre de proposition va lui faire ce comte d'opérette ?

– Venez! Venez!

Le comte gravit un antique escalier de pierres humides et déchaussées, qui donne accès à une bâtisse sombre, considérable. La porte s'ouvre en grinçant sur un corridor, faiblement éclairé de flambeaux, suivi d'un vaste hall où une divine créature les attend.

– Ah! Jonathan! Vous amenez un jeune ami. Quelle charmante surprise.

D'une beauté suffocante, la femme vient vers Abraham en glissant sur le dallage noir et blanc. Elle est vêtue d'un fourreau de soie rouge qui moule son corps et dégage deux seins entre lesquels le jeune broker est prêt à glisser la totalité de ses stock-options. Des origines amérindiennes, peut-être... Une peau mate, que mordore la lumière des flambeaux.

– Je m'appelle Ninnah – elle articule son nom d'une voix chaude – et vous souhaite la bienvenue.

Elle a passé un bras à la taille d'Abraham – le jeune homme vacille légèrement et prend appui contre la femme. Une bouffée de parfum, de chair et d'orchidée. Il bande. La femme lui prend la main.

– Je vais vous faire visiter la maison pendant que Jonathan expédie ses dernières transactions.

Sa main se fait légère comme une promesse.

Ensemble, ils parcourent des salles vides et poussiéreuses. Partout, des chiropères. À leur passage, les petites bêtes émettent des cris, comme un répons à une inaudible prière. À l'étage, Ninnah pousse la porte d'une chambre décorée comme pour une cérémonie secrète. Elle se tourne brusquement vers Abraham et l'enlace. Sa langue fouille. Sa main tâte l'entrejambe. Abraham tremble de désir. Dans sa bouche, une liqueur qui le grise. Un ballet de chauves-souris au-dessus de leurs têtes.

– Viens. La nuit est une promesse.

– Mais le comte...

Ninnah rit.

– Jonathan nous rejoindra bientôt. Il connaît l'heure.

Ils sont nus sur le brocart rouge, qui sent la poussière et peut-être le sang. Abraham enfouit son visage entre les seins de Ninnah. Elle manie d'une main subtile sa queue; il introduit un doigt léger dans le pertuis.

– Eh bien, voyez cela, dit le comte, d'une voix amusée. Notre invité semble apprécier notre maison... et son hôtesse.

Ninnah tient le jeune homme fermement. Il est sur elle, le sexe engagé. Le comte les rejoint. Un objet dur et palpitant appuie contre les fesses d'Abraham, mais il n'a cure des intentions du comte. Il est ivre de la chair de Ninnah et se laisse aller entre les deux corps, qui l'étouffent et le comblent.

Il se réveille au petit matin, sur le trottoir de Wall Street, appuyé à la façade de la Stoker. Frais rasé, habillé comme un jeune yuppie plein d'avenir. A-t-il rêvé cette nuit? Il porte la main à son cou; deux petites croûtes urticantes semblent témoigner de «l'autre côté du monde».

PREMIER COURRIEL

De Lucy à Lisbeth

Yosemite, Camp 4, *october 2008, 24*

Dear Lisbeth,

Je ne suis arrivée que d'hier et déjà me manquent ton sourire, ta voix rauque et, dois-je le préciser ? ta science unique des caresses... Bien sûr, je suis heureuse de retrouver ce camp et la faune de grimpeurs qui y niche, impatients d'engranger les derniers exploits avant l'hiver, dans le Nose ou à Cathedral Rock.

Pour toi, ce sont des noms – et encore ! – mais, tu le sais, chacune de ces parois a conservé une part de moi-même : de la sueur, beaucoup ; de la peur parfois, mais surtout l'odeur de la pierre sèche, le cliquetis des mousquetons, les consignes brèves et, au bout des doigts, cette alchimie unique qui lie la peau à la plénitude de la roche. Notre complicité, si parfaite, trouve là une frontière que je ne désespère pas de te faire franchir un jour : tu en as les moyens, physiques et psychiques ; mon fantasme serait de faire l'amour avec toi sur une vire perdue à trois cents mètres du sol : « s'envoyer en l'air » prendrait alors toute la saveur d'un exercice de funambule amoureux.

Il faut que je te parle de la curieuse ambiance au Camp : avant-hier, à mon arrivée, John – ne sois pas jalouse, tu sais que notre union est métaphorique – m'a accueillie tristement, visiblement secoué.

- Que se passe-t-il ? ai-je demandé.
- Mark est mort, il y a deux jours.

Mark est un de nos amis grimpeurs, et un compagnon fidèle de John, avec lequel il a gravi le Salathé Wall (ça ne te dit rien, mais dans notre petit monde on dit : « Respect ! »). Sa mort me

touche, profondément : j'aimais son humour et sa nonchalance, qui recouvraient une rigueur et une vigilance de tous les instants ; grimper avec Mark, c'était l'assurance tout compris.

– Que s'est-il passé ? Une chute ?

– Non, c'est bizarre... On l'a trouvé à un relais de la voie Robbins au Half Dome... Seul. Personne ne se souvient s'il est parti en solo ou accompagné ; et ce n'est pas le genre de Mark de s'aventurer avec un inconnu, ou seul, dans une entreprise de cette ampleur sans prévenir – il m'aurait laissé un mot.

– Qui l'a trouvé ?

– Tu sais, ce type un peu fêlé, Abraham Machinchose...

– Le yuppie new-yorkais ?

– Oui. Depuis qu'il est arrivé, il y a une semaine, il enchaîne les solos. Un vrai casse-cou : on dirait qu'il cherche à se suicider. Cela dit, il est très fort, tu le sais ; sa technique est parfaite et il connaît le terrain aussi bien que nous.

J'ai senti comme une hésitation dans sa voix. John a poursuivi :

– Hum... Tu connais Muriel, la petite Française ?

Je rigole doucement. J'avais fait semblant de la draguer, c'est une hétéro dure.

– L'autre nuit, j'ai passé quelques heures sous sa tente, pour mettre au point un programme... de randonnée... et, quand je suis sorti, il y avait une lune magnifique ; je suis allé me balader au pied des parois... En levant la tête, je vois comme un halo de chauves-souris tourner autour de la lune et, en plein milieu de la Good Book, une silhouette insensée dans le grand dièdre¹, bondissant de prise en prise. Les chauves-souris semblaient l'accompagner dans sa progression – une sorte de

1. Éléments caractéristiques d'une paroi (intersection de deux plans), les dièdres constituent souvent des passages clés dans les itinéraires d'escalade.

danse, plus qu'une escalade, à vrai dire. D'où j'étais, je distinguais nettement le visage du grimpeur; c'était Abraham Van Machin, j'en jurerais. Et il avait une sorte de cape flottant derrière lui. Vraiment bizarre, non?

Je souris :

– Avec Muriel, tu n'as vraiment rien pris d'autre que de la tisane, par hasard?

John fait mine de bouder – il est irrésistible dans ce cas, je t'assure!

– J'ai eu raison de n'en parler à personne; même toi ne me crois pas. C'est dire!

– C'est peu crédible, non? Ce type, même s'il est un crack, se lancer en pleine nuit dans cette voie...

– Attends: à peine a-t-il atteint le haut du dièdre qu'il a disparu. J'ai pensé que la courbure de la paroi le masquait d'où je me tenais; mais, trois minutes après, il dégringolait le sentier vers le camping.

Des sauveteurs sont allés chercher le corps de Mark. John les accompagnait. D'après lui, Mark semblait endormi, calé contre la vire du relais, attaché à un Clog¹; John a juste repéré deux petits trous, avec du sang séché, sur le cou de notre ami.

Je m'interromps. Le Yosemite Lodge ne va pas tarder à fermer.

Je te croque partout, ma tendre friandise,
Ta fidèle Lucy

1. Pièce métallique de forme et de taille variable que le grimpeur verrouille dans une fissure pour assurer sa progression. En français « coinqueur » (mot inventé par le linguiste et guide de haute montagne Henri Agresti). Le premier Clog fut mis au point par un grimpeur gallois, qui en assura la fabrication sous ce nom de marque.

Note de : père Mathurin Keita, Cellule de crise V.

à : service du personnel

Objet : avis d'alerte V. de modérée à forte

Un de nos contacts outre-Atlantique nous apprend le décès accidentel en montagne d'Alexander J. P. Butterstone, alias Mark, l'un de nos agents les plus confirmés en charge des situations V. D'emblée, ce décès me paraît hautement suspect. En effet, Butterstone ne nous ayant pas fait parvenir de rapport depuis plusieurs semaines, j'ai tout lieu de croire qu'il a été victime, dans un moment d'inattention ou de vulnérabilité, d'une de ses cibles alors qu'il opérait sur zone – un de ses rapports antérieurs indiquait qu'il était sur une piste importante.

Merci d'activer un autre agent et de me tenir informé dans les meilleurs délais.

Votre,
M. K.

DEUXIÈME COURRIEL

*De Lisbeth à Lucy*Los Angeles, *october 2008, 26*

Dear Lucy,

Cette histoire de grimpeur volant me paraît tout droit sortie de ton imagination fertile... Mais je t'accorde le bénéfice du doute – tu es si affectée par le décès de ton ami Mark que j'aurais des scrupules à te taquiner sur le sujet.

Au bureau, tout le monde est préoccupé par l'évolution de ce qu'il faut bien considérer comme une crise d'une ampleur imprévue: la Stoker Bank envisagerait même de fermer son agence californienne, c'est te dire! Après tout, peut-être sera-ce l'occasion de te rejoindre dans ton petit paradis terrestre: on s'installerait dans une ferme, à cultiver des légumes bio pour grimpeurs crudivores. Je pourrais ainsi te surveiller, et profiter des belles plantes grimpantes que je te soupçonne de cultiver en cachette sous la tente ou sur cette «vire» dont tu me parles.

De mon côté, n'ayant aucune intention de me priver des délices de la vie – cela fait partie de notre contrat, n'est-ce pas –, je vais te relater une curieuse aventure. Une jeune femme absolument ravissante est entrée dans mon bureau, hier. Elle semblait très inquiète de la conjoncture et me demanda de liquider plusieurs engagements dans des fonds à risque qu'elle détenait chez nous. Elle s'arrangea, à un moment de la conversation, pour faire tomber son crayon et, tandis qu'elle se baissait pour le ramasser, me laisser plonger le regard dans son décolleté; en reprenant sa position assise, elle m'adressa un sourire du genre: «Tu as vu, ma cocotte, c'est pas du toc!» Je bafouillai:

– Chère Madame...

– Appelez-moi Ninnah...

Sa voix était douce, un peu sifflante. J'étais sous le charme.

– Eh bien, Ninnah, maintenant que nous avons procédé au transfert de vos fonds, accepteriez-vous de dîner avec moi, ce soir ?

Je fus sidérée de mon aplomb. Elle pouvait se plaindre au directeur de l'agence, voire me poursuivre pour harcèlement. Elle me sourit franchement :

– Avec grand plaisir, *chère* Lisbeth.

Je lui donnai mon – notre – adresse et, en se levant, elle me frôla la joue d'un doigt superbement manucuré.

– À ce soir. Je serai ponctuelle.

Imagine mon excitation – si tu n'avais pas pris cette décision stupide de partir pour le Yosemite, tu aurais profité, toi aussi, de ma belle invitée. Je passai la journée à fantasmer sur notre rencontre. Me jetterais-je sur elle dès l'entrée, ou profiterais-je de l'apéro pour me laisser embrasser ? Dès la sortie du bureau, je courus les magasins pour préparer ma petite réception.

Ninnah fut d'une ponctualité exemplaire. Lorsque j'ouvris la porte, je vis de nombreuses formes voletant dans le halo de la lune gibbeuse.

– Tiens, des chauves-souris ! m'écriai-je.

– Je ne sors jamais sans escorte, plaisanta Ninnah en m'embrassant la joue.

J'interromps ici mon récit – je dois me rendre à une réunion chez le *big chief*. À bientôt, chère lectrice, pour la suite des aventures de la belle Ninnah.

Ta fidèle infidèle,
Lisbeth

Note de : service du personnel

à : père M. Keita (CCV)

Objet : activation

Mon père,

Dont acte: nous rayons l'agent Butterstone du tableau des effectifs. Nul remplacement n'est bien évidemment prévu – la masse salariale s'en trouvera allégée d'autant.

Par ailleurs, bien que notre service ne travaille en théorie que sur le territoire de La Nouvelle-Babylone et régions adjacentes, vous ne l'ignorez pas, nous mesurons la gravité de la situation et nous rendons à vos raisons. Un de nos meilleurs éléments vient de recevoir son avis d'affectation, et de plus nous dépêchons un assistant en soutien tactique. Nous signons ce jour leur ordre de détachement auprès de votre organisme et ils vous rendront compte directement. Afin de n'attirer en aucun cas l'attention des autorités locales, leur couverture sera insoupçonnable. Ayez soin de leur faire parvenir leurs instructions dès que possible.

Veillez, etc.

TROISIÈME COURRIEL

De Ninnah à Jonathan

Los Angeles, *october 2008, 26*

Dear Jonathan,

Le soleil californien est un mythe: la journée a été pluvieuse et maussade; cette maison au bord du Pacifique me fait horreur – je me sens loin de mes racines et il a fallu un bien puissant motif pour m’y arracher. Mes chéries elles-mêmes ressentent cruellement cet éloignement. Elles crient et se cognent contre les vitres, les malheureuses. Je suis obligée de me laisser sucer pour les calmer: notre nectar est une panacée qui fonctionne heureusement dans cette contrée comme dans notre cher Manhattan.

Passons à l’essentiel de mon message. J’ai ferré la petite dinde, ma foi assez joliment. Abraham ne nous a pas trompés: c’est une victime de choix! Son sacrifice sera d’autant plus efficace qu’elle se donnera à moi dès ce soir de pleine lune, au moment où les fluides seront les plus à même d’opérer la grande transformation.

Je dois préciser que la cérémonie n’aura rien de rebutant: cette petite blonde est fort excitante et je vais faire *durer le plaisir*, comme disent les Français.

À bientôt, pour la suite du récit,
Ta Ninnah

QUATRIÈME COURRIEL

*D'Abraham à Jonathan*Yosemite, Camp 4, *october 2008, 23*

Maître,

Tout s'est déroulé pour le mieux, si ce n'est qu'un sale petit fouineur est venu contrarier un instant notre beau projet. Alors que je me rendais à la grotte, il m'a suivi et s'est montré d'une curiosité insistante; je connais bien ce grimpeur et je n'ai jamais aimé ses airs supérieurs – j'avoue ne pas être mécontent qu'il ait tâté de mes canines. Il est désormais accroché comme un trophée à l'une des parois les plus inaccessibles de la vallée. J'ai moi-même donné l'alerte, sans attendre l'hypothétique découverte du corps par des grimpeurs, même si la fréquentation automnale des parois de la vallée est exceptionnelle cette année. Je me réjouis d'avance des questions que se poseront les enquêteurs quand son sac d'os sera examiné.

Les couples de *Diphylla ecaudata* semblent bien s'acclimater à leur nouvel environnement. Notre fluide est une merveille: outre leur santé, qui est florissante, leur taille s'est accrue, en quelques jours, dans des proportions stupéfiantes. Je suis impatient de la suite.

Votre dévoué,
Abraham

CINQUIÈME COURRIEL

De Lisbeth à Lucy

Los Angeles, *october 2008, 26*

Chère Lucy,

Côté boulot, le pire est devenu certain : le *big chief* nous a annoncé abruptement la fermeture de notre agence – le personnel qui désire rejoindre New York pourra rester dans la firme. Pour les autres, c'est bye bye. Je me suis donc retrouvée illico sur le trottoir avec mes petites affaires – bien peu de chose en vérité : ton portrait et le taille-crayon spécial que tu m'avais offert. Le reste, direct à l'incinérateur.

Malgré ce brutal changement – dix ans, tout de même, à vendre l'eldorado de la finance à des gogos –, je me sens dans une forme éblouissante ; peut-être le merveilleux contrecoup de la sublime soirée d'hier avec Ninnah. Reprenons.

Je la fis entrer dans notre petit sanctuaire tiède et satiné. Elle s'exclama :

– Que c'est mignon, ici. Un vrai nid d'amour. Qui est cette jolie fille ?

Elle contemplant, visiblement impressionnée, la photo que John a prise de toi dans cette paroi insensée de Monument Valley – agrippée à une fissure (tu n'en manques jamais une !) avec ton petit short hypermoulant et tes jolis muscles bien tendus.

– Lucy, ma petite chérie.

– Oh ! je vois... Mademoiselle ne vit pas seule.

Loin de manifester du dépit, Ninnah se colla à moi et m'embrassa à pleine bouche. Tandis que je fermais les yeux pour mieux savourer son baiser, il me sembla entendre comme un bref cri de pipistrelle. Enfin, elle décolla ses lèvres des miennes.

– Hum... Je sens que l'on va passer une bonne soirée, toutes les deux!

Elle adressa un petit clin d'œil à ta photo, si bien que je n'ai pas pu savoir si elle s'adressait à toi ou à moi! Je ne vais pas m'étendre sur la suite. Tu sais à quel point mon tempérament me porte aux plus hauts excès quand on sait stimuler certaines zones de mon faible corps de femme. Ninnah, je dois dire, mérite un dix sur dix toutes options. Nous avons à peine touché aux canapés que j'avais confectionnés – je crois même qu'elle n'en a pas mangé un seul. À une réflexion que je lui fis, elle m'embrassa dans le cou et chuchota :

– Je me nourris de toi, ma jolie petite esclave.

(Elle m'avait passé le collier à clous et avait attaché à mes poignets et à mes chevilles les liens de cuir, comme j'aime tant que tu le fasses.)

Je sentais sa bouche me sucer le cou – et en ressentis comme un vertige infini, et infiniment délicieux. Avant de glisser dans un étrange sommeil, j'entendis ces derniers mots :

– Tu m'appartiens, désormais.

Ne sois pas jalouse, je t'en prie. Je n'ai aucune envie d'appartenir à qui que ce soit d'autre qu'à toi... Mais j'avoue que Ninnah a su trouver mes points faibles et en a plus qu'abusé.

Ce matin, en me levant – en pleine forme, donc –, je sentais un léger picotement au cou, là où Ninnah m'avait sucé : deux petites marques très légères, mais parfaitement rondes, prouvent si c'est nécessaire que je n'ai pas rêvé cette nuit de plaisir insensé.

Love,
Lisbeth

Rapport de :

agents Sol Warschawsky et Ephraim C. McPherson

à : Centrale

Selon directives, sommes passés en vigilance maximale et avons entamé surveillance tous azimuts suivant découverte corps grimpeur dit Mark, en fait selon nos sources agent *frog* aux activités non encore élucidées. Soupçonnons présence autres *frogs* sur territoire national. Prenons en filature tout quidam suspect.

S. W. & E. McPh.

SIXIÈME COURRIEL

*De Lucy à Lisbeth*Yosemite, Camp 4, *october 2008, 27*

Dear Lisbeth,

Je découvre tes courriels à la fin d'une rude journée.

Jalouse! Comment ne le serais-je point? Ton récit m'a mise sur le gril ou, pour être plus précise, m'a foutu le feu au cul, oui. Si j'avais pu me transporter instantanément à LA, je me serais volontiers jointe à cette Ninnah pour te fesser copieusement! Tu es une vraie catin – une chienne lubrique.

Sérieusement, sois prudente. La fin de ton message m'inquiète un peu – ces deux marques rondes, ta forme insolite (et insolente) après une nuit d'excès, alors qu'il te faut une demi-journée pour récupérer de nos petits jeux. Je crains que cette Ninnah t'ait ensorcelée pour de bon et t'ait fait boire quelque sombre philtre.

Ici, la situation est devenue confuse. L'enquête sur Mark, dont nous avons eu quelques échos, a montré qu'il est mort exsangue (et non suite à une chute ou à un malaise). Il semblerait, encore plus incroyable, qu'on l'ait transporté déjà mort à ce relais de la voie Robbins... Tout est invraisemblable dans cette aventure. Explication: avec John, nous avons repris l'itinéraire; crois-moi, rien d'une balade de santé, il nous a fallu trois jours, et sans traîner! Nous avons examiné soigneusement la paroi – rien: aucune trace de passage récent. Or, la voie n'a pas été faite depuis près de trois semaines, à cause de la pluie notamment; laquelle a totalement effacé les traces plus anciennes. Ce qui rend d'autant plus étrange la « découverte » de Mark par Abraham, ce grimpeur prodige dont je t'ai parlé dans mon dernier message. Or, même en solo, on laisse des

traces – de la poudre de magnésie, par exemple. Et, pourtant, là où les sauveteurs sont venus le décrocher (en hélicoptère), le corps de Mark ne pouvait être vu ni du bas ni d’aucun autre point de la paroi. Il a bien fallu qu’Abraham le découvre en parcourant la voie; il n’y a pas d’autre explication rationnelle.

John a décidé d’effectuer une surveillance discrète sur ce jeune grimpeur – qui ne cherche pas la société des autres *climbers*, et même la fuit ostensiblement.

Il est tard. Le Lodge et mes yeux se ferment. Je vais me coucher en pensant à toi, petite dévergondée, s’il m’en reste l’énergie.

Ta plus que fidèle Lucy

*

Rapport de: agent Thibault Duboucq
à: père M. Keita, CCV

Mon père,

Mon autorité de tutelle m’ enjoignant de vous adresser directement mes rapports, je défère et j’obtempère, ayant lu et relu avec le plus profond respect les instructions que vous avez eu l’insigne bonté de me faire parvenir.

M’étant j’ose le dire doté d’une couverture absolument remarquable qui me rend pour le moins quasi transparent, j’ai pris position, faisant montre le cas échéant de la mobilité requise, dans le parc Y., où le corps sans vie de l’agent B. alias Mark a été retrouvé, et je scrute les environs d’un œil implacable, mes efforts devant se voir bientôt secondés par ceux de mon fidèle assistant Ladurite.

Veillez, etc.

Th. D.

SEPTIÈME COURRIEL

*De Jonathan à Ninnah*New York, *october 2008*, 28

Chère Ninnah,

Je vois à ton dernier courriel que tu n'as eu aucune difficulté à faire entrer ta jolie petite blonde dans notre club très fermé. C'est parfait. Continue à la voir, le plus souvent possible. Aussi pour notre sécurité – le message reçu de sa Lucy, qu'elle t'a imprudemment fait lire, montre que nous devons redoubler de vigilance: Lucy et John sont d'une autre trempe – et il faudra ou les associer à notre grand œuvre, ou les éliminer. Je vais demander à Abraham de se laisser surveiller: rien de tel pour suivre un suiveur!

Il me reste à dénouer quelques contrats – les finances mondiales sont en pleine dégringolade, cela aussi favorise notre projet, et je brade à tour de bras les milliards des *junk bonds*; il fallait être d'une naïveté abyssale pour imaginer que le vent peut produire de l'or – le sang, seul, nourrit le vent.

Ensuite, je te rejoindrai sur la côte Ouest, Los Angeles ou Yosemite, en fonction de l'avancement de notre Grand Projet avec nos *amis*. Comme toi, je crains de sentir fortement ce déracinement dont tu me parles. Prends bien soin de toi et de tes petites amies – je ne parle pas de Lisbeth, ce n'est qu'une créature désormais entièrement soumise à ta volonté. Ah! ah! une ferme bio pour grimpeurs frugivores... J'en ris encore: et pourquoi pas une fabrique de boudin pour vampires de la finance?

Je te suce le cou, mon amour,
Jonathan

Rapport de :

agents Sol Warscharwsky et Ephraim C. McPherson

à : Centrale

Nous avons l'honneur de porter à votre connaissance les faits suivants.

Un individu de mauvaise mine et sans doute d'origine *frog* (gabardine douteuse, chapeau trop petit, d'un feutre apparemment fétide, chaussures de ville pointues) a pris position au pied de la paroi où le cadavre du grimpeur dit Mark a été découvert. Ce personnage promène d'un air innocent une poussette de randonnée à trois roues abritant un bébé d'environ six mois de type latino, dont nous avons tout lieu de croire qu'il a été kidnappé. Comme il est établi que « L'assassin revient toujours sur les lieux de son crime », nous soupçonnons également que cet individu est mêlé au décès de ce grimpeur, qui serait donc tout sauf accidentel. Les dehors lunaires et inefficients de ce présumé *frog* ne peuvent que dissimuler, outre de nombreux manquements à la réglementation du parc, les menées antipatriotiques les plus caractérisées. Nous lui affectons le nom de code de Fils-Père, soit FP.

Veillez croire en notre dévouement le plus entier à notre mission,

S. W. & E. McPh.

P. S. – Ci-joint note de frais pour boîtes à pique-nique de sécurité anti-ours.